

LES ARTS

Musique Actuelle ou musique actuelle?

CAHIER
B

CINÉMA:
TAHANI RACHED
RÉCIDIVE
PAGE B 3

DANSE:
BÊTES DE FOIRE
PAGE B 5

DISQUES
page B 6
MUSIQUE
page B 8

RÉMY CHAREST

On ne peut pas dire qu'elle est alternative puisque le terme sert surtout à décrire, de nos jours, un pan de la musique pop. On ne peut pas se limiter à dire qu'il s'agit des musiques du temps présent, sinon Céline Dion pourrait être de la partie. On peut remarquer des parentés avec le free jazz et parfois avec le rock, une certaine tendance à privilégier les instruments analogues aux électroniques, la présence relativement fréquente des guitares, le recours à la dissonance et au bruit, les combinaisons parfois assez inusitées d'instruments, mais tous ces paramètres ne tiennent qu'à moitié et sont régulièrement débordés.

Les guerres de clocher assez fréquentes entre musique contemporaine et musique actuelle — liées en partie à leur obligation de partager une tarte de subventions assez mince — offrent-elles au moins une frontière claire au phénomène? *A priori*, la distinction se fait assez bien entre les musiques composées et d'abord écrites sur partitions (contemporaines) et les musiques improvisées ou composées en groupe (actuelles). Toutefois, au fil des ans, la frontière est devenue de plus en plus floue. La composition et la partition gagnent leurs lettres de noblesse dans le monde de la musique actuelle et s'entrecroisent de plus en plus, dans un même spectacle, voire une même pièce, avec l'improvisation.

«Parfois, on dirait qu'on appelle "musique actuelle" tout ce qu'on a du mal à définir», s'aperçoit Philippe Venne, leader du groupe Interférences Sardines et âme dirigeante des Soirées de musique fraîche, jeune série de musique «actuelle» présentée deux fois l'an dans la capitale. «Lors d'une réunion avec d'autres diffuseurs de musique actuelle, on a commencé à remettre en question l'utilisation de ce terme. On s'est arrêté assez vite: on ne s'en sort pas. En fait, je me demande si la question n'était pas déjà sur la table il y a vingt ans.»

VOIR PAGE B 2: FIMAV

Que veut dire l'expression «musique actuelle»? Le flou demeure entre le style musical défini — mais un brin passé date selon certains — et le terme parapluie permettant au festival de musique actuelle de Victoriaville (FIMAV) d'englober une foule de tendances changeantes. On pourra vérifier toutes les hypothèses sur place, jusqu'au 24 mai. Petit retour sur le phénomène et son état présent.

SOURCE FIMAV

LES ARTS

FIMAV

Le Festival international de musique actuelle sert de paratonnerre à toutes les énergies et souvent même aux frustrations du milieu

SUITE DE LA PAGE B 1

«L'appellation est d'un vague extraordinaire», renchérit le percussionniste Michel F. Côté, musicien de théâtre, membre de nombreux ensembles (dont l'excellent trio Klaxon Gueule), programmeur de spectacles et amateur de croisements de styles. «L'esthétique est très difficile à

saisir. Sur mon dernier disque, il y a des éléments de reggae, de musique lounge. Pourtant, je suis associé à la musique actuelle. Il y a un plaisir mélomane évident, dans la musique actuelle, qui doit primer sur le compositeur. Pour moi, c'est une étiquette à coup sûr inclusive.»

Disons, plus précisément, qu'il s'agit d'une étiquette qui peut être

exclusive mais qui peut aussi se retrouver prise dans des définitions un peu trop étanches et des guerres de territoire stériles. Michel Levasseur, directeur artistique du Festival international de musique actuelle de Victoriaville, dont la seizième édition bat son plein jusqu'à lundi soir dans la capitale des Bois-Francis, s'en est bien aperçu cette année. Son festival,

seule manifestation du genre et de cette envergure au Québec, se heurte souvent à ce devoir imposé d'être un peu tout pour tous. «Récemment, on me faisait le commentaire que la musique contemporaine était absente du programme. C'est bien la première fois qu'on me dit ça. Les années passées, c'était plutôt l'absence des musiques techno qu'on me reprochait.»

Les perceptions sont parfois trompeuses au chapitre des styles: «Quelqu'un me disait récemment qu'il y avait plus de jazz au cours de cette édition, alors que c'est faux. La programmation de tendance jazz est concentrée le dimanche, ce qui lui donne un peu plus de visibilité.» Comme quoi la seule chose qui soit claire, c'est que le problème de perception des genres n'est pas simple du tout.

Génération pop?

D'ailleurs, la question est loin d'être simplifiée par l'arrivée sur scène d'une nouvelle génération de musiciens qui pousse au portillon pour prendre sa place dans un espace limité et pour qui l'appellation «musique actuelle», comme l'appellation «free jazz», par exemple, fait surtout partie du passé. «À entendre des choses plutôt péjoratives au cours des dernières années, ça devenait l'arrière-garde, raconte Michel F. Côté. À 40 ans, je ferais partie des dinosaures? C'est plutôt que les jeunes veulent prendre leur place. Nous, on a des acquis, une maison de



JOHN BROADBENT

Le groupe Spaceheads

disques, on a l'air établis. Et le travail intergénérationnel ne semble pas particulièrement évident.»

Pour Philippe Venne, «la plus jeune génération ne vise pas à jouer de la musique actuelle. Quand Interférences Sardines a commencé, on ne se disait pas qu'on voulait faire un projet de musique actuelle. Les 25-35 ans se réclament peut-être plus de la musique pop.»

David Kristian, 31 ans, manipulateur de synthétiseurs en tout genre qui présentait un spectacle solo hier après-midi à Victoriaville, réclame également des influences pop tout en se disant hors du champ de la musique actuelle en tant que mouvement musical: «Je me sens très extraterrestre et ça me fait apprécier le fait que l'on m'ait demandé de jouer au festival. Je ne fais pas partie de la scène "musique actuelle", j'ai très peu de liens avec ce milieu. Mais je ne fais pas non plus partie de la scène techno. Dans le milieu techno, les gens trouvent que ma musique n'a pas assez de groove, qu'elle est trop visuelle. J'aime ça de même.»

Le travail du FIMAV, qui sert de paratonnerre à toutes les énergies du milieu et souvent aux frustrations du milieu, n'est certes pas simplifié par ce malin plaisir qu'ont les nouveaux venus à se situer entre les cases: «C'est un univers très étendu, rappelle Philippe Venne. Si Michel Levasseur voulait tout présenter, le festival doublerait de taille. Peut-être

bien que le FIMAV pourrait faire un peu plus de place aux jeunes. Mais peut-il faire face à tout? Par exemple, l'an dernier, on a reproché au festival son absence d'ouverture aux musiques électroniques. Peut-être qu'ils connaissent moins ça, mais ils connaissent bien d'autres choses.»

Tout en comprenant bien ces contraintes ainsi que l'inadéquation entre ce qui devrait être présenté et l'espace disponible pour le faire, Michel Côté se fait un peu plus critique: «Peut-être que le festival ne se renouvelle pas aussi vite que les tendances se multiplient. À Victo, on a eu tendance à considérer, au fil des ans, que les tendances émergentes, ce n'était pas concluant. Je crois qu'il pourrait y avoir un peu plus d'audace.»

Voyant la chose un peu plus à distance, David Kristian rappelle les acquis du festival de Victoriaville et sa contribution à l'univers sonore actuel: «Le FIMAV a son importance pour cette scène-là. Il est vraiment connu mondialement: je lis beaucoup de revues internationales et on y parle toujours de Victo. C'est intéressant: ce n'est pas un cercle fermé. C'est peut-être ce qui explique que ça dure.»

Peut-être aussi que cette durée est également liée à la difficulté même de définir le phénomène. Quand on tiendra bien en main une définition claire et définitive de la musique actuelle, elle sera vraisemblablement une musique du passé.



SOURCE FIMAV

La contrebassiste Peggy Lee

THEATRE DENISE-PELLETIER Saison 1999-2000. Le théâtre traverse les siècles au temps présent. Tit-Coq de Gratien Gélinas. Le menteur de Pierre Cornille. Crime et Châtiment de Fiodor Dostoïevski. Peines d'amour perdues de William Shakespeare. Abonnez-vous... (514) 253-8974

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL. Du 30 juillet au 7 août 1999. Billets en vente maintenant au Spectrum, à la Place des Arts, aux Comptoirs Admission et au 790-1245. Billets gratuits ou à moins de 20\$. Programme de spectacles par jour et par heure.

LES ARTS

CINÉMA

Femmes au front

Le cinéma de l'urgence de Tahani Rached stigmatise la crise des urgences dans les hôpitaux

URGENCE! DEUXIÈME SOUFFLE
Documentaire de Tahani Rached. Image: Jacques Leduc. Montage: Hélène Girard, Marie-Claude Gagné. Musique: René Lussier. Canada, 1999, 82 minutes.

MARTIN BILODEAU
LE DEVOIR

Le cinéma documentaire de Tahani Rached a toujours été un cinéma de l'urgence. *Urgence! Deuxième souffle* n'y fait pas exception, pas plus qu'il ne déroge à la formule gagnante d'*Au Chic Resto pop* et de *Médecins de cœur*, à savoir celle, généreuse et humaine, de l'hommage à la solidarité en situation de crise.

Le milieu que Rached a choisi de pénétrer ici ne vit pas sa crise dans l'ombre. Or, derrière la réalité hautement médiatisée des urgences d'hôpitaux affligées par la réforme du ministre Rochon se terre une autre réalité, une ombre, un mal de vivre que la cinéaste a repéré dans le cœur des infirmières (et des quelques infirmiers) qui viennent de traverser cette éprouvante période de rationalisation et qui se retrouvent aujourd'hui prises en étau entre un système qui a trop sapé et une clientèle en situation de crise que le

virage ambulatoire n'a pas du tout fait diminuer.

La cinéaste a planté sa caméra au beau milieu de l'urgence de l'hôpital Pierre-Boucher de Longueuil, qu'elle a choisi pour sa taille moyenne mais aussi parce qu'il la dispense d'aborder une autre question d'actualité, qui pourrait faire l'objet d'un autre film, à savoir les fusions causées par le CHUM. Rached s'est donc plantée dans le chemin, au centre névralgique du problème, pour ensuite mettre en forme ce beau film où la cinéaste, fidèle à ses habitudes, prend parti pour ses sujets, filme leurs visages et scrute leur âme, en quête de marques d'universel dans leur problème si particulier. Aussi s'est-elle faite petite, complice, sa démarche visant avant tout à mettre les sujets à leur aise, à leur montrer que leur cause et son camp ne font qu'un. Car avant tout, Rached aime regarder le monde à travers les yeux des autres et observer leur paysage. C'est ce qui fait la force de son cinéma militant et humaniste, qui sait repérer rapidement les personnages riches, intelligents, capables de lui ouvrir la voie et de convaincre l'auditoire.

Entre les séquences où *Urgence! Deuxième souffle* nous fait observer les infirmières de soir en action, la cinéaste les interroge, individuellement ou en groupe, en écho ou en chœur, forgeant un discours complexe et jamais redondant. Quelques inventions, parmi lesquelles on note les chansons d'inspiration rap, écrites, composées et chantées en groupe par les infirmières, viennent à quelques moments ponctuer le documentaire et montrer le visage uni de ces femmes au front, doublement victimisées par la réforme qui, non seulement a eu raison des postes de leurs collègues et a provoqué le dédoublement de leur charge, mais qui les oblige également, dans l'urgence du moment, à faire face au mécontentement des malades.

Or, en comparaison du discours, clair et ferme, émis par les infirmières qui se disent «victimes d'abus de responsabilité», les images de «champ de bataille» sont étonnamment timides, affaiblissant parfois la charge. La dignité des malades aura certes circonscrit le champ du possible, reste que le film souffre de ce que l'urgence est plus souvent verbalisée que montrée. Cela dit, dans le contexte d'un film dont le mandat consiste à étudier les rapports humains dans un monde régi par l'argent, le pari de Tahani Rached est somme toute bien relevé.



SOURCE ONF

Derrière la réalité hautement médiatisée des salles d'urgence des hôpitaux se terre une autre réalité, une ombre, un mal de vivre.



Quelques inventions viennent à certains moments ponctuer le documentaire et montrer le visage uni de ces femmes au front.

Une soirée de danse prestigieuse pour la lutte contre le sida au profit de la Fondation Farha



Catherine Allard et Maria del Mar Bonet
Andrea Boardman et Sylvain LaFortune
Les Ballets Jazz de Montréal
Sylvain Émard Danse
Compagnie Flak, José Navas
Fortier Danse Création
Margie Gillis
Bobby Thompson
Carol Horowitz
Alejandro Venegas et Simon Claude

MERCK FROSST présente
d'amour et de danse

le samedi 22 MAI 1999 à 20 heures

DERNIÈRE HEURE!
Le célèbre danseur VLADIMIR MALAKHOV de l'American Ballet Theater se joint au spectacle.

LE DEVOIR
En coproduction avec la Société du Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Métro Berrill-UQAM
BILLETTS 30\$ étudiants, 55\$ réguliers
BILLETTERIE (514) 987-6919
RENSEIGNEMENTS (514) 270-4900



Tom Selleck (George) et Ellen Degeneres (Janet) en pleine scène de flirt.

Une invraisemblable bluette

THE LOVE LETTER

De Peter Ho-Sun Chan. Avec Kate Capshaw, Blythe Danner, Ellen Degeneres, Tom Everett Scott, Tom Selleck. Scénario: Maria Maggenti. Image: Tami Reiker. Montage: Jacqueline Cambas. Musique: Luis Bacalov. États-Unis, 1999, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU
LE DEVOIR

Commençons d'abord par le comérage éclairant. Dreamworks est une mégacompagnie de production fondée à Hollywood il y a cinq ans par Jerry Katzenberg, David Geffen et Steven Spielberg. Ce dernier a une épouse, une comédienne du nom de Kate Capshaw, qui a mis sa carrière en veilleuse depuis une dizaine d'années pour voir pousser les rejetons. Or voilà qu'au tournant de la quarantaine, la jolie blonde d'*Indiana Jones and the Temple of Doom* veut refaire surface et, visiblement, il ne fallait pas

que ça coûte trop cher.

Dotée d'un budget qui doit à peu près équivaloir à celui de la bande-annonce de *Saving Private Ryan*, la comédie *The Love Letter* donne les commandes à un réalisateur, Peter Ho-Sun Chan, sorti on ne sait d'où et manifestement épris du cinéma de Woody Allen, secondé par une poignée de femmes artisanes (au scénario, au montage, à la photo, etc.) convaincues qu'elles défendent la cause de leur sexe. Et quelle cause: une bluette désamorcée, théâtralisante et invraisemblable qui, par comparaison, fait passer le très commun *Practical Magic* pour de la haute voltige scénaristique et le délicat *You've Got Mail* pour un film d'auteur.

C'est l'été à Loblolly, une petite ville pittoresque de la Nouvelle-Angleterre, de celles qui offrent de magnifiques paysages de bord de mer et très peu d'intimité. C'est ce dont se plaint Helen (Capshaw), une libraire récemment divorcée, lorsqu'elle met la main sur une lettre d'amour anonyme qu'elle

croit lui être adressée. Spéculant sur sa provenance, elle découvre que celle-ci viendrait peut-être de son jeune commis Johnny (Tom Everett-Scott), lequel, ayant trouvé la lettre à son tour alors qu'elle traînait sur le comptoir, conclut que sa patronne la lui a adressée. De fil en aiguille, la lettre passera de main en main, chacun se l'appropriant et portant une attention toute particulière à ceux qui sont autour, parmi lesquels, pense-t-on, se terre un amoureux transi. Le retour en ville de la mère d'Helen (Blythe Danner) et de sa grand-mère (Gloria Stuart, décorative) précipitera la chute d'une intrigue ayant entretenu allumé quelques flammes.

Le thème du malentendu amoureux n'est pas neuf et, malgré quelques clin d'œil au *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *The Love Letter* ne va guère plus loin que ses prédécesseurs, injectant ici et là un air de tango pour faire croire à sa sensualité de pacotille. Sur un thème fort semblable, le très sophistiqué *A Letter*

to *Three Wives*, réalisé en 1949 par Joseph Mankiewicz, faisait avec une multitude de nuances le portrait psychologique de trois femmes troublées par une missive leur annonçant que, peut-être, leur époux les avait quittées. Le scénario que Maria Maggenti a tiré du roman éponyme de Cathleen Shine ne s'encombre pas de nuances et demeure en surface des problèmes (le divorce, les rapports mère-fille, etc.), éparpillant ses thèmes et ses angoisses sur une galerie de personnages secondaires colorés sur lesquels ils ne font que rebondir. La sympathique Ellen Degeneres, dans le rôle ingrat de la meilleure amie (donc moins jolie que l'héroïne), en fait des tonnes pour faire croire à son personnage de nymphomane, tandis que le reste de la distribution s'acquiesce dans une contagieuse insouciance du petit rôle qui leur a été confié. Quant à madame Spielberg, les étincelles qu'elle ne fait pas ici laisser croire que son avenir au cinéma n'est pas des plus prometteurs.

BILLETTS EN VENTE MAINTENANT!
au Spectrum, à la Place des Arts, aux comptoirs Admission et au (514) 790-1245 (+ taxes et frais de service)
1er au 11 juillet 1999

Procez-vous votre Horaire des concerts en salle Info-Jazz Bell aux points de vente des billets

10 séries de concerts	jeudi 1	vendredi 2	samedi 3	dimanche 4	lundi 5	mercredi 7	jeudi 8	vendredi 9	samedi 10
LES GRANDES CONCERTS	McCoy Tyner Trio	Afro-Cuban All Stars	Toots Thielemans	Jan Garbarek et le Hilliard Ensemble	Jazz en Clave	Benny Green - Russell Malone - Christian McBride	Le grand orchestre de tango de Juan José Mosalini	«African Suite» Abdullah Ibrahim	The Duke Robillard Band
JAZZ CLUB du Maurier	Mark Isham	Richard Galliano	Archie Shepp et Horace Parlan Duet	Charlie Hunter et Leon Parker Duet	Mike Stern Band	Gino Vannelli	Jimmy Smith Quartet	Art Ensemble of Chicago	T.S. Monk
LES LAUREATS DU FESTIVAL	Michel Donato Quintet	Roy Patterson Quartet	Jon Ballantyne Trio	Hugh Fraser et VEJ	Steve Amirault Trio	Lorraine Desmarais	François Bourassa Quartet	Metalwood	John Stetch Trio
LA CROISIÈRE JAZZ	UN AIR DE LOUISIANE sur le Saint-Laurent! Tous les soirs								
LA CROISIÈRE CAJON	HORAIRE								
INVITATION	Joe Lovano	Joe Lovano	Joe Lovano	Joe Lovano	Joe Lovano	Oliver Jones	Oliver Jones	Oliver Jones	Oliver Jones
LES ÉVÉNEMENTS DU MAURIER	Cassandra Wilson	Diana Krall	Branford Marsalis Quartet	John McLaughlin	Dave Brubeck Quartet	Diane Schuur	Caetano Veloso	Paco de Lucía	SOIRÉE DE CLÔTURE
JAZZ CONTEMPORAIN	The Theo Jörgensmann Quartet	Tim Brady	Les Projectionnistes	Gebhard Ullmann	Harry Connick Jr.	Christy Doran's New Bag	NOJO	André Duchesne	Transjoik
LES RHYTHMES VOLÉVINGES	Buddy Guy	i Cubanismo!	Oscar D'León	La réunion de prince Sha Me, Mom and Morgentaler	La nuit de la Louisiane	Khaled	The Herbaliser	Zebda	
LES VOIX DU MONDE	Andy Bey Trio	Zachary Richard Acoustique	Natacha Atlas	Patricia Barber	Ruth Brown	Gino Vannelli	Petru Gueffucci	Jay Jay Johanson	Lilison Di Kinara
JAZZ DANS LA NUIT	Stefon Harris Quintet	John Nugent Quintet	Tim Hagans	Dave Holland and Anouar Brahm Duet	Louis Scavis Trio	Kyle Eastwood Quintet	Regina Carter Quintet	Matthew Shipp Duo	Akosh S. Unit
DI 1999	BOO AND SOUL HOUSE	SCRATCH TURNTABLIST	JAZZ TECHNO	BRAZIL DRUM AND BASS	NOUVEAU PARIS JAZZ	DJ KICKS	JAZZ DRUM AND BASS	PARIS BAGUETTES	BOP, BEATS AND BREAKS

LES PARTENAIRES: Louisiane, Volkswagen, CBC Radio-Canada, SAO, air transat, Jazz Bell, Centre Pierre-Péladeau, Centre de la Musique, Canada, Soutic, Ville de Montréal, Montréal, 101, SPTM.

LES ARTS

CINÉMA

Vivre avec la souffrance des autres

Tahani Rached livre un film sur le quotidien des infirmières

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Le documentaire s'ouvre sur le témoignage d'une infirmière, cadrée en gros plan, qui révèle au fil des mots toute l'étendue de sa lassitude. «Le médecin ordonne, l'infirmière exécute. La direction des centres hospitaliers engage, l'infirmière soigne. Le patient demande, l'infirmière donne. La famille questionne, l'infirmière explique. Le gouvernement paye, l'infirmière s'appauvrit. La société attend, l'infirmière culpabilise, commence-t-elle. Comment peut-on se sentir quand on est victime d'abus de responsabilités? Coupable dès le départ, pour tout et pour tous.»

Avec *Urgence! Deuxième souffle*, la réalisatrice Tahani Rached a voulu donner la parole à ces femmes qu'elle admire, celles qui soignent jour et nuit dans les salles d'urgence; celles qui sont le ciment retenant ensemble les briques de l'édifice québécois de la santé. Celles qui culpabilisent, pour reprendre l'expression de l'infirmière citée, Nicole Beaupré, s'avouant «coupables pour tous ceux qui veulent être déchargés de la souffrance humaine».

Avant même de commencer à tourner, Tahani Rached a passé quatre mois dans la salle d'urgence de l'hôpital Pierre-Boucher, à Longueuil, simplement pour observer. «J'étais tous les jours à l'hôpital, les fins de semaine, le matin, le soir, pour vivre avec elles, pour comprendre, expliquer-t-elle. D'abord, j'ai été épuisée. [...] J'étais morte quand je rentrais chez moi, et je n'avais pas le goût de faire quoi que ce soit. Ça a été pour moi un espèce de choc. Je me suis dit: "Merde, ça prend une force physique et morale. Comment font-elles pour vivre avec la souffrance des gens? C'est excessivement difficile."»

Mme Rached, qui compte plus

d'une vingtaine de films à son actif à l'Office national du film (ONF), voulait comprendre le quotidien des infirmières qui, comme tout le reste du personnel de la santé, ont dû composer avec d'importantes compressions au cours des récentes années. On leur demande «toujours de presser le citron», dit l'une d'elles. Réductions de postes, départs à la retraite d'infirmières expérimentées, craintes des plus jeunes de perdre leur emploi, insatisfaction, impuissance, stress, épuisement et burn-out sont autant de thèmes abordés par la réalisatrice, qui se fait discrète dans le documentaire, cédant toujours la parole aux infirmières. Les séquences «d'action», à l'urgence, alternent avec des entrevues de fond avec les infirmières, qui se confient et se lancent même dans un rap (!?) que l'une d'entre elles a composé.

Une bataille humaine

Si Mme Rached a choisi de porter son regard sur des infirmières, c'est parce que l'essentiel de leur travail porte sur les relations humaines «dans un monde qui est régi par l'argent», dit-elle en entrevue. La réalisatrice de *Quatre femmes d'Égypte* et de *Médecins de cœur* voulait savoir comment ces femmes conjuguaient l'implacable «logique» économique à laquelle elles sont confrontées avec leur désir de soigner les gens avec sensibilité. «Comment est-ce encore possible de traiter des humains quand c'est nié, quand tout ce qu'il y a, ce sont des rapports marchands, des règles économiques?», s'interroge-t-elle. On voit pourtant ces femmes qui se battent pour que leur travail continue à avoir du sens.

Quarante-trois heures de tournage pour arriver avec un documentaire de 83 minutes, qui prend l'affiche au Cinéma de l'ONF à compter de mercre-



SOURCE ONF

Si la cinéaste Tahani Rached a choisi de porter son regard sur des infirmières, c'est parce que l'essentiel de leur travail porte sur les relations humaines «dans un monde qui est régi par l'argent».

di prochain (à 19h tous les soirs). Le film contient des scènes particulièrement touchantes, comme celle où une infirmière se met dans la tête de «faire rentrer» sous observation un patient qu'elle juge mal en point avant la fin de son quart de travail, malgré le manque de ressources, malgré l'attente à l'urgence, malgré le nombre insuffisant de lits. C'est sa conscience qui lui commande de le faire.

Urgence! Deuxième souffle comporte également de ces scènes aberrantes dont l'une met en scène Michel Loisselle, un préposé qui reçoit les provisions de la semaine pour les patients de l'urgence: deux litres de lait, autant de jus, un pot de compote et cinq paquets de biscuits. Sitôt les denrées reçues, Michel s'empresse de faire des cachettes, tel un écurieul, dissimulant un paquet de biscuits dans un tiroir pour s'assurer de ne jamais être à sec dans la semaine.

Pour combattre l'épuisement, la culpabilité et l'insatisfaction, les infirmières établissent des liens de solidarité et développent un sens de l'humour assez particulier qui leur permet de tenir le coup.

Si l'urgence il y a, pour Tahani Rached, c'est celle d'écouter ces femmes, «des rebelles» avec une cause,

une vocation qu'elles exercent difficilement dans un contexte de compressions. Selon Mme Rached, l'État devrait agir avec plus de prudence et de compassion dans la réforme de la santé. «Il faut faire très attention parce que le patient et les gens qui travaillent auprès du patient, il ne faut pas les écraser», dit-elle.

Le film débouche sur des préoccupations typiques de Tahani Rached qui, tout au long de sa filmographie, a su tisser des documents ethnologiques sur la façon dont les individus réagissent à des événements exceptionnels avec les moyens du bord. C'est notamment le cas dans *Beirut!»: «À défaut d'être mort, les filles»*. Dans l'adversité, il n'y a que les liens de solidarité et l'esprit d'équipe pour s'en sortir, comme en témoigne le parcours des infirmières de Pierre-Boucher. «Elles sont formidables, les filles», dit Mme Rached, avouant du coup que les sujets de son documentaire sont rapidement devenues des amies. *Urgence! Deuxième souffle* est une sorte d'hommage à ces dames en blanc, un film qui ne nous permet pas d'en apprendre davantage sur la réforme de la santé mais de comprendre un peu mieux la réalité des infirmières prises dans le tumulte de l'urgence.

VITRINE DE LA VIDÉO

Quelques délires

MARTIN BILODEAU

VELVET GOLDMINE

★★★

Ce troisième long métrage du très underground cinéaste new-yorkais Todd Haynes (*Poison, Safe*) est une sorte d'hommage — déguisé en enquête-autopsie — à l'époque du glam rock ou, si vous préférez, du rock glamour, dont la figure emblématique, 30 ans après le deuil, demeure David Bowie.

Frappé par l'interdiction formelle de se référer au personnage de Bowie et d'utiliser ses chansons, Haynes a réparti l'objet de son inspiration sur deux personnages de chanteurs fort bien dessinés et leur a mis en bouche une dizaine de chansons originales qu'on croirait d'époque.

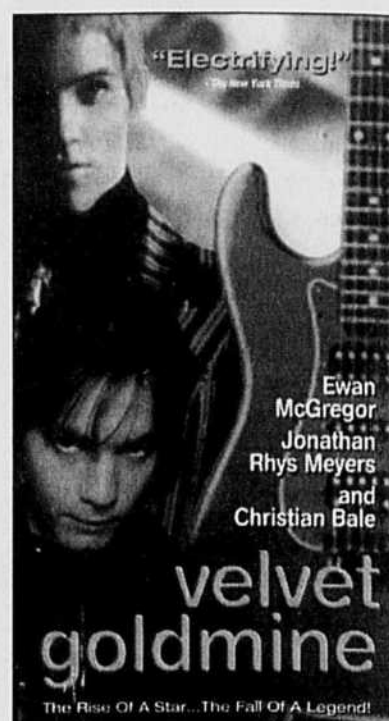
Velvet Goldmine suit l'ascension du chanteur Brian Slade (Jonathan Rhys Meyer) jusqu'au sommet de la gloire, où sa rencontre amoureuse avec Curt Wild (Ewan McGregor, qu'on peut voir en Obi-Wan Kenobi dans le nouveau Star Wars), une star rock en chute libre, annoncera son propre déclin. Tout ça raconté à la faveur d'une enquête journalistique inspirée de *Citizen Kane* (trois narrateurs s'y succèdent) et menée par un fan de la première heure (Christian Bale, vraiment excellent), lequel est chargé par un journal londonien d'expliquer la disparition de Slade, dix ans après que celui-ci eut simulé son propre assassinat.

Le passé et le présent, le réel et le fantasme se conjuguent ici pour former un opéra rock extravagant, baroque et parfois complaisant. Il faut néanmoins admettre que, sous ses dehors de film-concept aux textures visuelles travaillées, qui tiennent lieu de nouveauté et rendent le voyage envoûtant, *Velvet Goldmine* raconte une histoire de rite initiatique à rebours passablement datée.

IN DREAMS (PRÉMONITIONS)

★★★

Une illustratrice de romans pour enfants (excellente Annette Bening) mariée à un pilote d'avion trop souvent absent (Aidan Quinn) voit depuis



peu ses violents cauchemars, qu'elle endure depuis son enfance, se matérialiser dans la réalité. Et les crimes qu'un homme étrange (Robert Downey, Jr.) y commet trouvent écho dans ceux dont sont victimes certains enfants de sa petite communauté. Au terme d'une lutte contre la folie, et devant l'impuissance des autorités policières et médicales, Claire entreprendra une fois pour toutes d'affronter son démon... en se laissant glisser dans le sommeil.

Réconcilié avec Freud qu'il avait malmené en signant en 1984 une délicate adaptation du *Petit Chaperon rouge* (*The Company of Wolves*), l'Anglais Neil Jordan débambule à nouveau dans un territoire-film à mi-chemin entre le rêve et la réalité, au carrefour du quotidien et du conte de fées, où la nature sert de labyrinthe à des personnages orphésques aspirés par le miroir.

En résulte une œuvre instable et déstabilisante, baroque et hallucinée, portée par une mise en scène fluide qui déconstruit le temps et l'espace pour le recréer à nouveau, selon des critères qui ne s'appliquent qu'au film. Le scénario, qui n'est pas sans défauts et malmène certains personnages (dont celui du psychologue impuisant campé par Stephen Rea), déjoue nos attentes et brouille nos schémas mentaux forgés par l'habitude pour ne laisser place qu'à une expérience sensorielle puissante qui, sans égaler celle de *Shining*, manufacture le même type de frayeur. A voir avec les lumières allumées dans la maison...

VERY BAD THINGS (MAUVAISE CONDUITE)

★

Cette comédie noire, qui s'amuse à prendre à rebrousse-poil la formule morale bien-pensante d'Hollywood, n'a pas le mordant des grandes satires. Sorte de délire sur le transit, sur ce que l'enterrement de vie de garçon entre et les monstres que le mariage réveille, *Very Bad Things* est une comédie parfois amusante et souvent bête où la solidarité masculine et la responsabilité familiale s'affrontent dans une lutte sans merci, où les pactes d'amitié et les vœux d'épousailles, l'horreur et la romance se mesurent en seaux d'hémoglobine. Un film fausement adoucien, dans lequel Cameron Diaz et Christian Slater s'amusent ferme, sans nous.

ORGAZMO



Trey Parker, un des créateurs-scripteurs de la téléérie d'animation *South Park*, a fait le grand saut au cinéma avec *Orgazmo*, un divertissement débile profond ayant pour sujet le choc de la religion et du sexe. Le récit s'intéresse aux aventures d'un mormon parachuté dans le milieu du cinéma porno, où il incarne le superhéros Orgazmo. Malgré la profonde nullité du sujet et sa récurrence aliénante dans le cinéma artisanal de tous les Américains boutonneux, Parker affiche l'air convaincu des pionniers et la satisfaction de l'adolescent qui croit son propos hautement subversif. Tout bien résumé, ce croisement de *Batman* et de *Boogie Nights* est un gruyère de la pire qualité, une enfilade ininterrompue de scènes bêtes et de blagues épaisses, qui se traduisent dans la salle par un désespoir sans fond. Disponible en version originale anglaise seulement.

TOUTE SAGA A UN DÉBUT

STAR WARS ÉPISODE I LA MENACE FANTÔME

STAR WARS ÉPISODE I LA MENACE FANTÔME
LIAM NEESON EWAN MCGREGOR NATALIE FORTMAN JAKE LLOYD IAN MCDIARMID
ANTHONY DANIELS JAMES FRANK THOMAS BROWNE JOHN WILLIAMS
MUSIC BY JOHN WILLIAMS COSTUME DESIGNER RICK MCCALLUM
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY GEORGE LUCAS
EDITED BY JAMES NEWTON HOWARD
EXECUTIVE PRODUCERS JAMES L. BROOKS JAMES W. COHEN
PRODUCED BY JAMES L. BROOKS
SCREENPLAY BY JAMES MANN
DIRECTED BY GEORGE LUCAS

À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LASALLE (Place)	DAUPHIN	LACORDAIRE 11	SPHERETECH 14
DES SOURCES 10	PARADIS	PONT-VIAU 16	TASCHEREAU 18	LONGUEUIL (Place)
LANGELIER 6	LAVAL (Carrefour)	ST-BRUNO	ST-EUSTACHE	ST-JÉRÔME
BOUCHERVILLE	ST-THÉRÈSE 8	CHATEAUFORT DORION	PLAZA DELSON	ST-JÉRÔME
TERREBONNE 8	ST-HYACINTHE	CAPITOL	PLAZA REPENTIGNY	VALLEYFIELD

PRÉSENTÉ EN SON IHX

FAUBOURG POINTE-CLAIRE

MAINTENANT OUVERT!

SPHERETECH 14

★★★★★

TRAQUENARD EST UN CLASSIQUE.

SEAN CONNERY CATHERINE ZETA-JONES

TRAQUENARD

(VERSION FRANÇAISE DE ENTRAÎNEMENT)

À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LASALLE (Place)	LANGELIER 6	SPHERETECH 14
PARADIS	PONT-VIAU 16	TASCHEREAU 18	LONGUEUIL (Place)
ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	LONGUEUIL (Place)	CHATEAUFORT DORION
ST-HYACINTHE	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON	BOUCHERVILLE
ST-THÉRÈSE 8	PLAZA REPENTIGNY	VALLEYFIELD	CHATEAUFORT DORION
ST-ADÈLE	ST-JEAN	VALLEYFIELD	CHATEAUFORT DORION

MAINTENANT OUVERT!

ATWATER ÉGYPTIEN LASALLE (Place) SPHERETECH 14

CINÉMA ST-LÉONARD

9480 LACORDAIRE 324-9227

LE RÉGLEMENT (16)
UN PARI CRUEL (13)
ELLE A TOUT POUR ELLE (16)
8 MM V.F. (18) et autres!

www.cinema.ca

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

2 18\$

VIADUC

TELÉPHONE

LAVAL

GRANDES-PRÉRIES

Bruce Kirkland, TORONTO SUN

“★★★★★”

James Cowan, EYE MAGAZINE:
« LA BELLE HISTOIRE D'UN AMOUR FATIDIQUE. »

Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES:
« FOLLEMENT ROMANTIQUE ! »

Thelma Adams, NEW YORK POST:
« SÉDUISANT ! »

LES AMANTS DU CERCLE POLAIRE

version originale espagnole avec sous-titres français

LE DESTIN EST INÉVITABLE

EN COMPÉTITION OFFICIELLE AU FESTIVAL SUNDANCE

Sogetel

99.5

ALLIANCE VIVAFILM

DÈS LE VENDREDI 28 MAI!

www.allianceatlantiques.com

Mioui Mioui

Carmen Maura

elles

la vie sexuelle et amoureuse de cinq femmes

Marisa Berenson

Guesch Patti

et Marthe Keller

À L'AFFICHE!

Tous les jours: 1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:20 - 9:35

ARTS

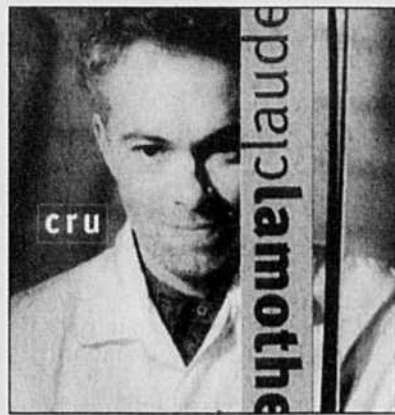
VITRINE DU DISQUE

WHEREABOUTS

Ron Sexsmith
Interscope (Universal)

Cette voix qui se traîne les pieds. Ces textes de regrets discrets, de pas feutrés, de matins gris bleu et de clichés dépolisés. Ces entrelacs de cordes autour d'un folk-rock tout simple. Ces échos de Brian Wilson, d'Elvis Costello, de Ray Davies et de Harry Nilsson. C'est bien lui. Revoilà le chérubin de Saint Catharines, Ontario, le plus doué des auteurs-compositeurs-interprètes de sa génération. Nous avons enfin en main le troisième album de Ron Sexsmith. Je le chéris en ce moment même pour la cinquième fois consécutive. Est-ce possible? C'est encore plus beau que les précédents. Non. Allons vérifier. Rétractation: c'est au moins aussi beau que les précédents.

Pour moi, Sexsmith redonne des ailes à la chanson pop. Qui d'autre sait autant — depuis Brian Wilson ou Paul McCartney à leurs meilleurs jours — qu'une mélodie doit couler tout naturellement, comme si on la connaissait de toute éternité, jusqu'à se jeter dans le refrain comme un fleuve dans la mer? Tiens, l'image me donne envie de réécouter *Riverbed*. Allons-y. C'est laquelle? La n° 4. Ah! voilà. Merveille. On dirait un vieux mellotron au début, son magique autour duquel un délicat picking de banjo vient tisser des fibres de mélancolie, bientôt augmenté par un quatuor de cordes: la voix de Sexsmith se dépose sans effort sur le tout. «*I'll sleep until the sunlight fills the sky*». Plus loin, *In A Flash* s'écoule mot à mot dans un tamis d'accordéon, fugace et délicieux comme lorsqu'on se rend compte du temps qui passe: «*Think of all the strangers you've encountered / In cafés or subway trains / Or lined up at this water fountain / One drink and on your way*»



Plus loin encore, *Beautiful View* remplit l'oreille de cloches, de cordes somptueuses et d'orgue: on pense à du Phil Spector, mais sans l'excès. Tout est juste et tact chez Sexsmith (et Mitchell Froom, son fidèle réalisateur): chaque chanson baigne dans le monde de sons qui lui sied. On continue? *One Grey Morning* ne pourrait être mieux servie que par la section de bois, piccolo et cor anglais: la plus agréable revisite des années 20 depuis *Your Mother Should Know* des Beatles. *Doomed* flotte littéralement sur un coussin de claviers célestes, allégeant un ciel de sombres idées: «*And someday it seems as though / We were doomed from the start*».

C'est déjà l'exquise *Seem To Recall*. La fin du disque. Allez, on recommence. Et on recommencera au moins jusqu'au spectacle du vendredi 28 mai au Cabaret (avec Gianmaria Testa en lever de rideau: quelle affiche!). *Whereabouts*, album de l'année? A force de ne rien forcer, Ron Sexsmith s'imisce partout, tant et si bien qu'il pourrait s'avérer indélébile.

Sylvain Cormier

THE TIKI SAMPLER II
SELECTIONS FROM THE
ULTRA-LOUNGEArtistes divers
Capitol

Qu'est-ce qu'un tiki? Je ne sais trop. C'était le nom de commerce d'une binnerie de patates frites sur le boulevard Henri-Bourassa quand j'étais ado. En fait, je sais que c'est un machin d'origine hawaïenne, symbole de la culture plagiste du début des années 60. Avatar de la mode hawaïenne ramenée en souvenir de la guerre du Pacifique, le tiki désignait une hutte en bambou bâtie sur la plage, ou alors la figurine de dieu hawaïen qui y trônait. Quelque

chose comme ça. À proximité, on se lierait souvent à une sorte de barbecue pseudo-hawaïen appelé *luau*. C'est fou comme on s'instruit.

Il n'est pas étrange, en cela, que la seconde compilation d'extraits de la série de disques *Ultra-Lounge* soit insérée dans un splendide tiki de carton moulé en imitation de bambou (du meilleur effet). L'emprunt est typique de la culture cocktail-lounge des dernières années, qui a ainsi mélangé toutes les références cool ou kitsch des années 50 et 60 dans le même shaker à martini. Si le courant lounge n'a plus l'air d'aller des débuts (remplacé par un swing revival autrement plus défouant), on est quand même bien content que de tels disques continuent de paraître, ne serait-ce que parce qu'ils rendent disponibles quelques-uns des plus remarquables artefacts de la musique «pour adultes» de l'époque.

Pour moi, c'est la musique idéale de randonnée d'auto du dimanche après-midi: une bossa ensoleillée telle *The Look Of Love*, donnée par l'orchestre de Billy May; des thèmes de films ou d'émissions de télé en version instrumentale comme l'immortelle *Moon River* de *Breakfast At Tiffany's*, par Henry Jerome et ses musiciens, ou le medley *Get Smart/Casino Royale*, par The Agents et Frank Pourcel; des étranges aux sonorités futuristes à la manière du légendaire Martin Denny (chouchou des *Psychotronics*, l'émission-culte de CIBL); des reprises édulcorées de succès de l'heure, dont le *Happy Together* des Turtles croonné par le suave Mel Tormé; etc.

En plus des morceaux choisis d'albums existants (aux titres aussi ronflants que *Bongoland*, *Exotic Moods* ou *Bossa Novaville*), *The Tiki Sampler II* offre quelques airs supplémentaires qui fleurissent le remplissage de bon goût: comment avions-nous pu vivre dans nos tiki respectifs sans la troublante Julie London swinguant irrésistiblement *Come On-A My House* ou l'impayable Jonah Jones hurlant *I Dig Chicks!* sur tous les toits de bambou? Je vous le demande bien humblement, entre deux guimauves brûlées.

S.C.

CRU

Claude Lamothe
MusArt (GAM)

De Claude Lamothe, j'aime le geste. L'attitude. J'aime qu'à toutes les fois qu'il empoigne son violoncelle, tout lui

soit permis. Que l'instrument soit pure excoissance du bras, réponde directement aux impulsions du corps. J'aime qu'il soit capable de tout sans effort apparent, de lyrisme dans *Roméo et Juliette...*, de classicisme dans *Les Adieux II*, de pure frénésie dans *Power Play*. J'admire la virtuosité des *Fous du Roy*, la sensibilité de *Ma belle*, le p'tit côté extraterrestre de l'intr d'*Electriciens*, encore plus la liberté d'action qui s'entend partout sur ce deuxième disque comme elle s'entendait sur le premier (*Nu*, paru en 1995). En spectacle, plus fort encore, j'aime que le gaillard me fasse toujours le même effet boeuf, c'est-à-dire l'effet que produirait un boeuf qui me passerait et me repasserait sur le corps jusqu'à en faire une très mince tranche de jambon paysan. Son violoncelle est indéniablement une belle bête déchaînée.

Cela dit, la musique de Lamothe m'est insupportable. Sur disque, c'est-à-dire lorsque j'ai le choix, je la refuse comme un greffon trop étranger. Après trente secondes de chaque titre, c'est le rejet. De la même façon que j'ai toujours décroché quand Hendrix partait en peur avec sa Stratocaster volante, plus souvent qu'autrement, le «Hendrix du violoncelle» me laisse en plan sur le trottoir: j'ai particulièrement peu de patience pour son penchant jazz fusion (évident ici en formule trio manière Uzeb), son goût immodéré pour les structures emberlificotées et les rythmes syncopés, ses indulgences de musicien cherchant à s'exciter le poil des jambes. Autant je comprends chez Lamothe le désir de faire éclater les limites de l'instrument, autant je me sens exclu de ses vols d'essai. Tant mieux si vous êtes du voyage. Sans dénigrer l'artiste, permettez-moi de préférer le plancher des vaches, les chansonnettes pas trop libres et le violoncelle comme instrument d'accompagnement. Voyez-vous, mon passeport pour l'infini est périmé.

S.C.



INDUSTRIE

Bons points pour l'ADISQ

SYLVAIN CORMIER

Le lobbying, bête noire de la politique moderne, permet quelquefois de se réjouir. Surtout quand, heureuse occurrence, on a le même agenda qu'un lobby victorieux. Prenons ici le cas du comité de révision des catégories de remise de Félix à l'ADISQ. Depuis quelques années, quelques missionnaires du patrimoine frappent sur le même clou, des fois qu'il atteindrait la moelle et ferait réagir quelqu'un: l'ajout d'une catégorie d'album de l'année récompensant le meilleur album de matériel d'archives, qu'il s'agisse d'une anthologie, d'une compilation ou d'une simple réédition. Leur but est le mien: relever le niveau du genre, donner le bon exemple aux marchands de nostalgie, habituer le public à l'adjonction de livrets copieux (avec introduction, biographie, paroles, illustrations, artefacts, etc.) de telle sorte qu'il en vienne à les exiger. Bref, considérer que ce qu'on a chanté hier mérite autant de considération que ce qu'on chante aujourd'hui.

Eh bien, c'est fait: dès le prochain gala (hors d'ondes, sans doute, rien n'étant parfait), on remettra donc une statuette dans la nouvelle catégorie «album de l'année — anthologie, compilation, réédition». C'est un jury spécialisé de sept journalistes, graphistes et représentants de l'industrie qui désignera le disque le plus méritoire. Autre petite victoire, résultant celle-là plutôt de l'insatisfaction générale que de la réparation d'un oubli, on séparera dorénavant la techno du hip hop: chaque genre aura son Félix d'album de l'année. C'est l'Académie (les membres votants de l'industrie) qui déterminera les lauréats, au lieu du jury spécialisé recruté jusqu'ici: on espère ainsi éviter le type de tollé que le choix très discuté de *Sentiments naturels* de Carole Laure avait suscité l'an dernier dans le milieu. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait si on se retrouve avec les rappers inoffensifs de LMDS et les agressifs de Sans Pression dans la même catégorie hip hop fourre-tout? Décidément, rien n'est simple quand il s'agit de mettre la musique dans de petites boîtes.

Les Junkies de l'Internet

Même les cow-boys s'y mettent. Pour leur nouvel album, frère Michael Timmins, sœur Margo Timmins et les autres Cowboy Junkies empruntent à

leur tour le raccourci de la vente directe par Internet. En fait, le disque, comme son titre *Rarities, B-Sides And Slow, Sad Waltzes* l'indique, rassemble les titres éparés enregistrés depuis les débuts du groupe-canadien-qui-joue-moins-vite-que-son-ombre. Selon le bulletin spécialisé *Ice*, c'est à compter du 1er juin que les junkies des Junkies pourront obtenir au site du groupe (www.cowboyjunkies.com) le disque «destiné aux fans», moyennant 12,98 \$ US. On y retrouvera entre autres *To Lay Me Down*, chanson du Grateful Dead d'abord parue au sein de l'album-hommage *Deadicated* en 1991, ainsi qu'une refonte de la chanson *The Water Is Wide*, créée pour le film *The River Wild* en 1994.

Pour le Kosovo?

L'industrie du disque se frotte les mains: la guerre au Kosovo dure assez longtemps pour justifier un album-bénéfice réunissant ses plus grandes vedettes. Chut! Il ne faut pas le dire sous peine d'être taxé de cynisme, mais les multinationales sont rarement fâchées de la bonne pub qui résulte de telles tragédies. Cela devait arriver, cela arrive donc: au secours des réfugiés du Kosovo accourra dans trois semaines *No Boundaries*, disque réquisitionnant le gratin du rock, les Pearl Jam, Rage Against The Machine, Jamiroquai, Wallflowers, Neil Young, Alanis Morissette, KoRn, Oasis, Indigo Girls, Black Sabbath, Peter Dinklage, Tori Amos, Bush et autres Sarah McLachlan, pour la bonne cause. Toujours selon *Ice*, il s'agira non pas exclusivement de matériel inédit mais surtout de titres rares ou d'extraits de spectacles. Un don préliminaire de un million \$ US sera envoyé par la compagnie de disques (Epic) à divers organismes humanitaires. Ce qui n'est pas rien.

N'empêche. Moi, c'est drôle, ça me renvoie à une vieille *Rubrique-à-brac* du journal *Pilote*, où le brave et généreux Gotlib s'attaquait au traitement médiatique de la famine au Biafra. Plus précisément à une case où un George Harrison caricaturé chantait *Biaffragalistan Dosh*, parodiant le fameux spectacle-bénéfice *Concert for Bangladesh* de l'ex-Beatle et ses copains au Madison Square Garden en 1971. A la fin comme au début de la bédé, on voyait le même enfant au gros bedon vide, comme quoi rien n'avait vraiment changé au Biafra.

Le Commissariat général du Printemps du Québec qui réalise l'événement
LE PRINTEMPS DU QUÉBEC - FRANCE 1999
pour le Gouvernement du Québec remercie ses partenaires et commanditaires officiels



Pour son soutien à l'exposition technologique L'Attitude NORD

AIR CANADA



Transporteur officiel



Télé-Québec

Pour le spectacle de clôture



Pour leur collaboration et le spectacle de clôture



Pour leur soutien à la présentation du cinéma québécois en France

Merci à tous les artistes et artisans du secteur culturel ainsi qu'aux entreprises ayant contribué au succès du Printemps du Québec en France

Tourisme
QuébecGouvernement du Québec
Conseil du trésor
Fonds de l'autoroute
de l'informationBoire moins
Boire mieux
UNIBROUÉ

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Le sexe des anges

Deux disques consacrés, enfin, à la musique de compositrices (compositeurs?)

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Il fut un temps où l'on se demandait si les anges avaient un sexe. On peut remarquer que, en musique, les musiciens en eurent longtemps un excluant, souvent brutalement, l'autre. Malgré leur petit nombre, dû en grande partie à des contingences sociologiques et culturelles plus qu'artistiques, certains noms de femmes qui ont composé de la musique traversent l'histoire. On pense à la redécouverte de Hildegarde von Bingen (la très sainte Hildegarde), Elisabeth Jacquet de la Guerre pour le passé lointain, au destin créateur tragique des romantiques Fanny Mendelssohn ou Clara Schumann, à la reddition pure et simple d'une Alma Mahler devant les impératifs de son mari.

Avec l'avènement des suffragettes, une autre ère semble s'être ouverte à la création au féminin. Lili Boulanger, Germaine Tailleferre, Ruth Crawford, Gallina Ustvolskaïa, pour ne nommer que celles-là, font office de pionnières dans l'accapement par les femmes de leur autonomie dans le domaine de la création. Cela ne s'est pas toujours fait sans heurts, et les accrocs subsistent encore aujourd'hui. Peu de femmes dans les classes de composition, encore moins comme professeur de cette discipline. Les cas de Jacqueline Fontyn ou de Betsy Jolas ne sont encore que des épiphénomènes dans les recensements de professeurs de composition.

Malgré tout, avec le foisonnement formidable du XX^e siècle, de plus en plus de femmes ont décidé de prendre la parole (ou la plume) et de faire comme leurs collègues masculins: oser tenter l'expérience de la composition parce qu'on a quelque chose à dire d'urgent. Pour le meilleur et pour le pire: elles n'ont pas l'exclusivité de la perfection.

Aussi est-il intéressant de constater par l'échantillonnage que propose l'actualité du disque quelles sont les trajectoires parcourues, les ten-



dances et les esthétiques. La musique au féminin existe dorénavant bel et bien. Ne reste qu'un problème — et de taille — à régler avant que notre cher Maurice Druon, secrétaire perpétuel de la noble Académie française, ne s'en mêle: doit-on dire compositrice ou compositeur? Mesdames, faites vos jeux, rien ne va plus!

WOMEN WRITE MUSIC

Elizabeth Maconchy: Nocturne (1951); Chen Yi: Ge Xu (Antiphonie) (1994); Tera de Marez Oyens: Introduzione, pour orchestre (1969); Jean Coulthard: Music to St. Cecilia (1969); Tania León: Preludio II (1976); Barbara Kolb: All

In Good Time (1994); Germaine Tailleferre: Petite Suite (1957); Doreen Carwithen: Suffolk Suite (1964). Foundation Philharmonic Orchestra de Londres. Dir.: David Snell. Durée: 69 min 28. ATMA ACD 2 2199

Surprise de taille sous étiquette ATMA. On nous présente un arc-en-ciel de femmes compositrices, un projet dirigé par sir George Martin, CBE. Son nom vous dit certainement quelque chose: ce fut le producteur des disques des Beatles, anobli depuis et qui a toujours juré ne jamais vouloir faire de discrimination entre les genres. Pour lui comme pour d'autres, il

n'existe que deux types de musique: la bonne et la mauvaise, peu importe le genre ou la langue.

Sir George Martin nous présente donc en près de 70 minutes de musique un instantané de neuf créatrices issues de milieux aussi divers que l'Angleterre conservatrice, la France frivole, le Cuba sérialiste, la Chine exploratrice, l'Amérique rythmique et le Canada anglais plus sage. La variété de tons et de styles est assez grande, comme celle de générations et d'époques. On ne fait pas se côtoyer Germaine Tailleferre et Chen Yi sans prendre des risques que chacun évaluera selon ses propres tendances esthétiques.

Pour parler de ce combat-là, je reconnais d'emblée ma préférence pour la seconde. Son *Ge Xu*, comme les autres œuvres que je connais d'elle, marie à merveille les traditions classiques orientales et avant-gardistes occidentales. On ne saurait parler de postmodernité dans son cas.

Comme chez bien de ses compatriotes qui s'intègrent à la tradition de l'Occident — une génération après les Japonais —, on assiste, ravi, à une fusion sensible des langages, un peu comme ce fut le cas chez Debussy. Attention, pas d'impressionnisme sous la plume de Chen Yi; plutôt une manière de faire qui puise à deux sources, comme une rivière naît du confluent de deux ruisseaux.

L'image est naïvement taoïste, j'en conviens, mais ce mélange de modes, d'instruments et de couleurs s'affichant franchement fait penser à la force sereine ou sauvage du Yang-Tsé ou du Potomac.

La modernité est tellement séduisante dans les appels d'oiseaux, les glissandos «à la chinoise» et les effets hollywoodiens qu'on ne peut résister.

L'influence du *Sacre* se fait bien un peu sentir dans l'orchestration, mais je préfère ce genre de modèle aux superficialités de Tailleferre qui ne font que meubler les loisirs

de manière «charmante», n'ayant rien à dire ou à apporter.

Tout aussi énergisant est *All In Good Time* de l'Américaine Barbara Kolb. Une œuvre aussi étourdissante que la frénésie des rues de New York. Plus classiques, les imitations de l'orchestration schœnbergienne de Tania León font appel à une sensualité dans la couleur de la note moins immédiatement accessible; cela vaut pourtant bien des partitions qui se sont inspirées de la méthode de mélodie de timbre et, comme son modèle, elle ne craint pas le recours à la mélodie originale et distendue.

Comme le *Preludio II*, plus réflexif, de Nicola LeFanu, qui s'épanche avec bonheur dans le plaisir des sonorités de l'orchestre impressionniste.

Dans le même style, mais en moins original, *Introduzione*, de Tera de Marez Oyens, fait penser à de la très quelconque musique de dessin animé. Rien n'est parfait.

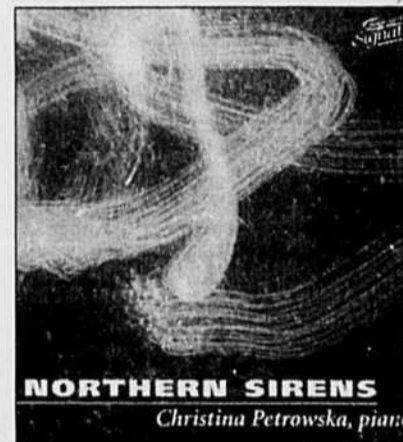
Le reste du programme est fait de vieille musique impressionniste anglaise, comme en ont commis tant et tant de compositeurs *british*. Oui, les femmes aussi savent manquer d'originalité et se contenter de reprendre des modèles: là la musique devient tout juste bonne à boucher les compléments de programme à la radio sans brusquer les auditeurs, qui y trouveront leur compte de «belles» mélodies et d'airs folkloriques.

Chez les femmes comme chez les hommes, la servile conformation est gage d'ennui. Le bilan de ce disque est donc très positif. Il faut cependant regretter, et très fort!, que le Foundation Philharmonic Orchestra ne soit qu'un orchestre de second ordre.

Il fausse à qui mieux mieux, n'a pas de grande précision et l'enregistrement est loin d'être à la hauteur de ce qui se trouve dans le commerce habituellement. Sir George Martin, CBE, se plaît à ne pas faire (ou entendre) de différence, s'enorgueillissant de ce que son orchestre

joue aussi bien cette musique-ci qu'il accompagne Eric Clapton.

C'est mal servir les exigences autrement plus raffinées d'une musique qui mérite tant d'attention que de la considérer au même titre que de bêtes arrangements de fond sonore pour «enrichir» (comprendre abâtardir) un rock et un style qui, dans le fond, n'a pas besoin de ces moyens autrement que pour s'embourgeoiser. Malgré ces réserves sur l'interprétation, il y a ici plus que de l'intérêt curieux: de bien belles découvertes et un souffle d'espoir.



NORTHERN SIRENS

Ann Southam: *Glass House* (1981) et *Rivers* (1981); Alexina Louie: *Music for Piano* (1993); Larisa Kuzmenko: *Diabolic Dance* (1997) et *In Memoriam* (1997); Diana McIntosh: *Worlds Apart* (1998); Christina Petrowska: piano. Durée: 54 min 34. York Fine Arts Signature YFA00999

Le «milieu» connaît assez bien les créatrices du Québec. Micheline Coulombe Saint-Marcoux en tête, elles se sont taillé une place. On entend moins la musique des compositrices (*teures?*) du ROC. La pianiste Christina Petrowska leur donne la parole.

VOIR PAGE B 8: DISQUES

Les idées heureuses

société de musique baroque

Geneviève Soly | directrice artistique présente

Jeudi 3 juin au dimanche 6 juin 1999

PREMIÈRE ÉDITION

Les Journées du clavecin

& Concours international de clavecin de Montréal

musique française

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

26 artistes du Canada, de France et des États-Unis dont Jay Bernfeld, Réjean Poirier et l'Ensemble des Idées heureuses ainsi que les clavecinistes Margaret Irwin-Brandon, Jan Willem Jansen, Hank Knox et Dorothea Ventura.

DEMANDEZ NOTRE DÉPLIANT POUR PROGRAMMATION ET HORAIRE À INFO-FESTIVAL › (514) 843-8390

billetterie › (514) 987-6919 admission › (514) 790-1245

www.mlink.net/~ideesheu



ISABELLE DESROCHERS

3 juin



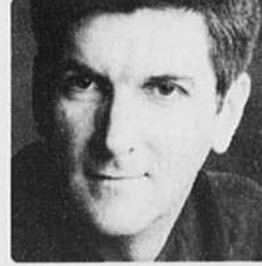
CATHERINE PERRIN

4 juin



KENNETH GILBERT

3. 6 juin



LUC BEAUSÉJOUR

4 juin



LES VOIX HUMAINES

4 juin



MIREILLE LAGACÉ

3 juin



FRANÇOIS FILIATRAULT

5 juin



GENEVIÈVE SOLY

3. 4. 5 juin

8 concerts • 5 conférences
Ateliers pour les jeunes
Les finales du concours

DISQUES

Certaines
sont plus
académiques,
d'autres plus
personnelles



SUITE DE LA PAGE B 7

Northern Sirens, c'est la voix de ces femmes qui ont écrit pour le piano et dont la pianiste se veut le véhicule de toutes les potentialités de séduction. Produit par l'université de York, à Toronto, où enseigne Christina Petrowska, il est peut-être difficile à trouver chez vos disquaires, mais si la musique d'ici vous intéresse — par curiosité comme par goût —, insistez pour vous le procurer.

Cinq musiciennes sont à l'honneur, cinq personnalités bien différentes. Disons d'entrée de jeu qu'on peut les séparer en deux catégories: les académiques et les plus personnelles.

Il y a en fait bien peu de choses à dire de Diabolic Dance ou de In Memoriam de Larysa Kuzmenko. L'écriture pour le clavier y est étonnamment primaire; du sous-Rachmaninov, du mauvais Prokofiev et du Bartók de sous-étage, voilà les grandes qualités de cette musique. L'académisme peut avoir un autre visage: celui d'obéir servilement à des trucs sonores issus des Sonates de Boulez qu'on tente gauchement d'amalgamer avec des pastiches de Debussy.

C'est malheureusement le cas de Solus, de Heather Schmidt. Tout dans ces neuf minutes de musique sent la copie et la bête utilisation du geste pianistique.

C'est d'autant plus désolant que sa collègue aînée Diana McIntosh arrive, dans exactement la même mixture de pointillisme éclaté et de pianisme plus «standard», à produire des effets de poésie de résonance et de sens assez bouleversants. Pour cette pièce, nul ne regrettera de posséder cet enregistrement.

La qualité d'inspiration de la compositrice insufflé une précision et un amour à l'interprète que la prise de son rend très bien. Christina Petrowska prend le temps de bien faire vibrer les cordes libres des touches enfoncées pour qu'on entende parfaitement la résonance; elle ne se complait pas dans les quelques truismes (octaves motoristes entre autres) de la partition, allant droit à l'essentiel.

Il y a ici urgence d'illustrer un sentiment, une opposition, que l'abstraction de la construction rend encore plus sensible. Un véritable plaisir pour les oreilles, néophytes comme plus avisées.

Dans un autre ordre stylistique, redevable au minimalisme à la Steve Reich, Ann Southam offre une exploitation très personnelle, obsédante et hypnotisante, de la répétition à outrance au clavier. A bien écouter, on perçoit la surface indistincte d'un cours d'eau; au fur et à mesure que l'oreille devient captive de cette simplicité, on découvre ce qui se trouve, ce qui se passe, sous la surface.

Cette musique qui semble si insignifiante se met à exercer petit à petit une telle fascination qu'on est presque déçu quand chacune des pièces se termine. Et la pianiste nage là-dedans avec une aisance suprême, faisant passer pour aisé ce qui, en fait, est terriblement ardu à réussir.

Reste la petite suite en quatre mouvements Music For Piano d'Alexina Louie.

L'artiste reste fidèle à elle-même dans ses arrangements de climats orientaux à la mode occidentale selon la recette éprouvée de l'impressionnisme.

Tout en restant toujours très jolie et fort bien écrite pour piano, cette suite ne frôle pas la complaisance ni la facilité: elle s'y vautre carrément avec un irrespect pour ses modèles qui frise l'indigence tant cela évite l'intelligence au profit du noircissement de papier alimentaire.

Alexina Louie a beaucoup de facilité; cela donne parfois de bonnes œuvres, d'autre fois des coups d'épée dans l'eau. C'est le genre de répertoire (très) facile — techniquement et musicalement — que les étudiants en piano s'astreignent à mettre au programme de leurs examens ou à leurs participations en concours uniquement pour remplir les «exigences de contenu canadien», afin de se consacrer avec plus de sérieux aux choses... plus sérieuses, justement.

L'Encyclopédie de la musique au Canada (Fides/Presses de l'université de Toronto) pourrait se retrouver bientôt en ligne dans Internet. Le format que privilégie l'un des membres du conseil de l'EMC, Rodney Anderson, accorde une place privilégiée à la clientèle scolaire mais ne délaisse pas pour autant le grand public, ni le club plus sélect des chercheurs qui a présentement accès à une œuvre en trois tomes.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Faut-il évoquer la patience et l'audace des constructeurs de pyramides quand on s'apprête à mettre en route une encyclopédie? Sans doute. Il fallut par exemple recruter 530 collaborateurs, dont environ 25 % au Québec, pour que voie le jour la deuxième édition de *L'Encyclopédie de la musique au Canada* (EMC) en trois tomes — 3810 pages — parue chez Fides en 1993.

Les deux directeurs de publication étaient alors Gilles Potvin, ancien critique musical au *Devoir*, et Helmut Kallmann; Claire Versailles et Mark Miller en étaient les directeurs adjoints.

Une première édition de l'EMC avait mis plus de dix ans à se concrétiser; elle n'aurait sans doute pas dépassé le stade de projet idéaliste sans l'acharnement (et les fonds) qu'y mit un Floyd Chalmers, ancien chancelier de l'université de Toronto et ancien président de Maclean-Hunter (M. Chalmers est décédé en 1993).

Une étincelle

Plus tard emboîtèrent le pas quelques fondations et de multiples institutions gouvernementales d'Ottawa et des provinces.

MM. Potvin et Kallmann avaient, avec Kenneth Winters, facilité l'accouchement des 1150 pages de la toute première édition de l'EMC en 1983, aux Presses de l'université de Toronto et chez Fides.

Il avait tout de même fallu une étincelle pour tout ce branle-bas: un article de John Beckwith dans *Musicanada*, paru en 1969, sur les sources écrites quasi inexistantes en ce qui a trait à la culture musicale dans sa diversité au Canada.

Aujourd'hui, l'EMC recrute. Elle songe à un gros bond en avant, mais les préoccupations d'ordre pécuniaire incitent ses dirigeants à la prudence.

L'un des membres actuels du conseil d'administration de l'EMC, Rodney Anderson, se montre tout de même disert sur son rêve de rendre disponible en ligne dans Internet une version modifiée et adaptée de l'EMC — la suggestion de mettre l'encyclopédie sur cédérom fut écartée l'an dernier. Il s'agirait

en somme d'un site à géométrie variable, suivant que l'on s'adresse à des jeunes aux études, au vaste public ou à des spécialistes et chercheurs.

Plus de 50 personnes ont déjà postulé l'emploi de directeur de publication à l'EMC. L'une d'elles est une ethnomusicologue reliée à l'UQAM, Nicole Beaudry, qui confirme avoir été sélectionnée... «*Mais je n'ai pas encore signé de contrat*», confiait-elle vendredi dernier. La forme que doit prendre l'EMC reste encore à déterminer.

Chez Fides, on a eu vent que les choses bougent à l'EMC, mais rien n'est vraiment enclenché, s'empresse-t-on d'ajouter.

«*Vous comprendrez que ce n'est pas un enjeu qui se règle du jour au lendemain*», insiste Rodney Anderson, comptable et compositeur à ses heures, qui se sent en transition. M. Anderson préférerait passer la main, semble-t-il, à un autre chef de chantier, une fois dégagées les perspectives d'avenir.

Il en irait de même de M. Kallmann, «*qui siège encore au conseil mais qui préférerait s'en tenir à un rôle de conseiller*».

Le biais de la vie

Il est vrai que des fonds sont déjà en caisse pour le projet de refonte, de mise à jour et de modernisation, précise Rodney Anderson, qui laisse entendre que Montréal pourrait être le centre nerveux de la nouvelle mouture de cette encyclopédie en ligne. Des trois volets possibles, c'est celui qui cible les quelque 5,6 millions de jeunes Canadiens d'âge scolaire de la maternelle à la fin du secondaire qui lui tient le plus à cœur.

«*Nous sommes de beaucoup en avance sur bien des pays quant au branchement des écoles sur Internet; notre fiche est meilleure que celle du Royaume-Uni. Il y aurait lieu de profiter du schoolnet*», non pas tant pour mâcher les réponses aux jeunes que, en parlant leur langage, pour leur permettre de trouver réponse à leurs interrogations dans une exploration de textes, de clips sonores ou visuels qui y seraient forcément inclus. «*Nous n'avons pas à nous transformer en disquaires*», ajoute-t-il, mais rien ne vaut un extrait sonore pour expli-

quer ce qu'est un gamelan, la musique sérielle ou les effets que produit un instrument comme les ondes Martenot dans une œuvre de Claude Vivier. Pointe aussi chez M. Anderson la préoccupation de contribuer à des projets adaptés aux clientèles scolaires.

Renseignement pris du côté québécois «*depuis fin mars, toutes les écoles des 72 commissions scolaires au Québec sont branchées sur Internet*» et «*seule peut-être la Finlande*», parmi les pays industrialisés, nous devancerait sur ce point, selon Réjean Payette, relié au GRICS (Gestion du réseau informatique des commissions scolaires).

Les autorités scolaires sont seules en mesure de dire si le nombre de postes branchés sur Internet est suffisant pour le nombre de jeunes qui fréquentent telle école; le réseau peut comporter certains maillons plus faibles cependant, et le GRICS existe pour proposer des solutions mieux adaptées car, dans une classe, peut-on imaginer un temps d'attente trop long pour l'accès à un site ou l'autre?

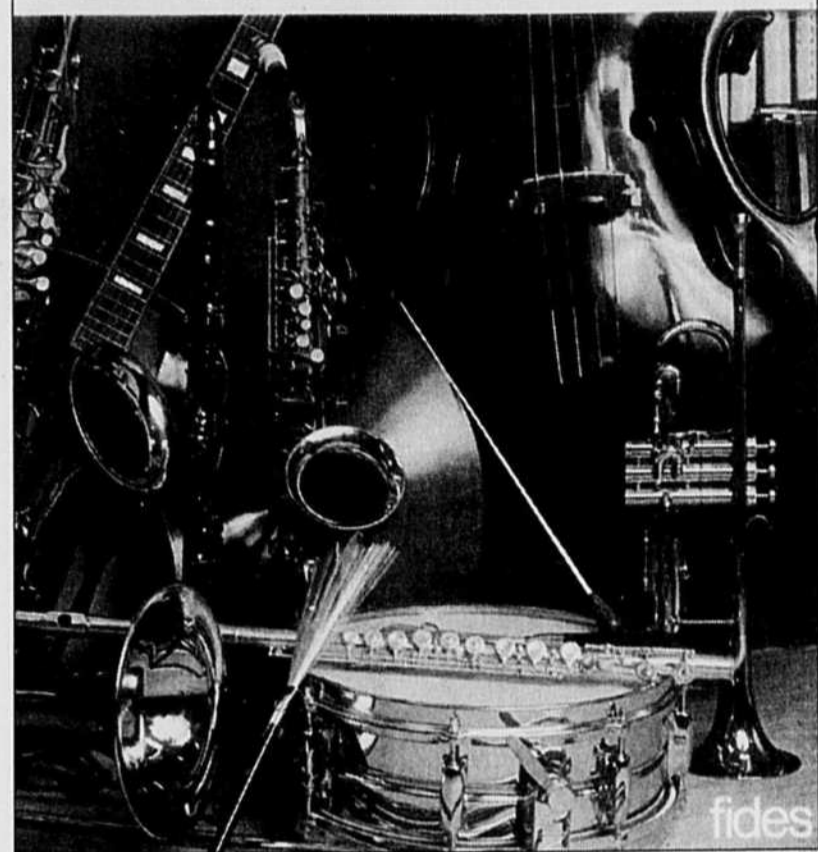
Mise à jour

Dans son état présent, compte tenu de l'apparition de multiples courants et de groupes nouveaux, parfois d'une durée éphémère — l'observation vaut tant pour la musique dite classique que pour les autres types d'expression musicale —, l'EMC a besoin de cette mise à jour. Le casse-tête sera peut-être de rendre à la fois justice à la cantatrice Albani et à la chanteuse Céline Dion, au Quatuor Alouette et au Quatuor Orford.

On peut multiplier ainsi les points que devra débroussailler l'équipe mandatée par l'EMC pour agrandir l'audience tout en enrichissant un contenu déjà impressionnant. La présentation bilingue de l'EMC n'est pas remise en cause. Aucun des phénomènes musicaux présents dans la mosaïque canadienne ne sera négligé, mais il y aura fatalement de douloureux arbitrages à faire quant à la répartition de l'espace rédactionnel, sonore et visuel.

ENCYCLOPÉDIE DE LA MUSIQUE AU CANADA

Helmut Kallmann, Gilles Potvin, Kenneth Winters



La couverture de la première édition de *L'Encyclopédie de la musique au Canada* publiée en 1983.

Selon Mme Beaudry, aucune réflexion globale n'a encore été amorcée sur la façon de présenter la nouvelle EMC, mais cette anthropologie estime que la composante socioculturelle est primordiale et qu'il faut aborder les musiques d'ici «*par le biais de la vie*».

CONCERTS LMMC

108^e saison 1999-2000

Salle Pollack
555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

- 26 sept. PIETER WISPELWEY
violoncelle
6 suites de Bach en 2 concerts à 15h30 et à 19h30
- 17 oct. QUATUOR SINE NOMINE
cordes
- 31 oct. WIENER KLAVIERTRIO
piano et cordes
- 21 nov. KEMAL GEKIC, piano
5 déc. MIAMI STRING QUARTET, cordes
Steven Tenenbom, alto
- 6 fév. EWA PODLES, contralto
- 27 fév. TRIO PENNETIER-PASQUIER-PIDOUX
piano et cordes
Allen Blustine, clarinette
- 19 mars QUATUOR VOGLER
cordes
- 9 avril ARVE TELLEFSEN, violon
- 30 avril JON KIMURA PARKER
piano

Abonnement (10 concerts): 135\$
avec 2^e concert Bach: 150\$
Billet: 25\$ 2 conc. Bach: 45\$
Ét. (22 ans) abonnement: 75\$/85\$
Billet: 15\$ 2 conc. Bach: 25\$
Taxes incluses

Renseignements:
LADIES' MORNING MUSICAL CLUB
1410, rue Guy, bureau 32, Montréal H3H 2L7
Tél.: (514) 932-6796



Fragment d'une page manuscrite du *Trio à cordes* de Brian Cherney tiré de *L'Encyclopédie de la musique au Canada*.

Choeur classique de Montréal
sous la direction de Pierre Simard
vous reçoit à l'opéra

Airs et chœurs d'opéras connus

avec Marie-Danielle Parent, soprano et Paul Lachance, pianiste
Jeudi le 3 juin 1999 à 20h00

Billets en vente au réseau Admission (514) 790-1245
adulte : 20\$ étudiant : 15\$

Église Sacré-Coeur-de-Jésus, 1401, rue Ontario, angle Plessis (métro Papineau)

Avec la collaboration de
Gaz Métropolitain
Source d'avenir
BANQUE LAURENTIENNE
Canada

Tous les bénéfices du concert sont versés à l'Amisphère, organisme voué aux jeunes du quartier Centre-Sud.

N.B. À LA CHAÎNE CULTURELLE DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca

TOUT POUR LA MUSIQUE reçoit Gregory Charles et Jean Marchand, pianistes et comédiens. Il sera question, entre autres, de la pièce *Deux pianos, quatre mains* qui prend l'affiche du Théâtre du Rideau Vert.
Anim. Catherine Perrin
Réal. Michèle Patry
Lundi à 10 h 30

À RADIO-CONCERTS:
Le TRIO FONTENAY, composé de Wolf Harden, piano, Michael Mucke, violon, et Jen-Peter Maintz, violoncelle, joue Haydn, Ravel et Brahms, dans un concert de la série Pro Musica.
Anim. Françoise Davoine
Réal. Guylaine Picard et Odile Magnan
Lundi à 20 h

L'ENSEMBLE ARION, dirigé par Monica Huggett au violon, interprète des œuvres de J. Ludwig, Wilhelm Fridemann, J. Bernhard et J. Sébastian BACH.
Anim. Michel Keable
Réal. Richard Lavallée
Mardi à 20 h

L'Orchestre philharmonique de Rotterdam, dirigé par Valery Gergiev, avec le baryton Thomas Hampson. Au programme : Weber, Mahler, Debussy et Wagner.
Anim. Françoise Davoine
Réal. Geneviève Sarda
Jeudi à 20 h

30^e CONCURS NATIONAL DES JEUNES INTERPRÈTES DE RADIO-CANADA consacré cette année au chant et au piano. Quarts de finales les 2, 3, 4 et 5 juin, demi-finales les 6 et 7 juin, et finales le 10 juin. Pour y assister : (613) 724-1200. En collaboration avec le Centre national des Arts et le Conseil des Arts du Canada.
Réal.-coord. Rosemarie Bastarache (Chaîne culturelle) et Donna Cressman-Dubois (CBC Radio Two)

95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 101,9 ALLARDVILLE • 101,5 RIMOUSKI • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 QUÉBEC • 90,7 ESTRIE • 104,3 MAURICIE-CENTRE DU QUÉBEC • 102,5 OTTAWA-HULL • 90,3 TORONTO